

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 JUIN 1893

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous par Léon Leduc.—Poésie : Montréal et Québec, par J. B. Crouette.—Trop tard, par X. Vincy.—Nos savants : L'incendie de Villa-Maria, par Z d.—A Denis Ruthban, par Brin d'Herbe.—Le bûcheron, par Lucien de Riverolles.—Le diable dans une horloge.—Sur l'homme.—Primes du mois de mai.—Où donc es-tu, par Edvy.—Nouvelle-Canadienne : A la collégienne, par Jacques Beaumont.—Notes et faits : Leçons de sagesse ; Histoire de la barbe ; Les rois de l'argent ; Quel est l'âge le plus charmant de la femme ; Etc.—Nouvelles à la main.—Propos du docteur.—Conseils pratiques.—Choses et autres.—Feuilletons : Les deux mariages de Cécile, par V. Vattier d'Ambroise ; Les Mangeurs de feu, par Louis Jacolliot.—Charade.—Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Portraits : Le chef Benoit de la brigade du feu de Montréal ; Le pompier Dufour tué à l'incendie de Villa-Maria.—Villa-Maria : Vue générale de l'édifice en ruine ; Vues de l'édifice en flammes ; Vue de l'ouest, à l'arrière des bâtisses ; Monklands, ancienne résidence des gouverneurs du Canada ; Le pensionnant ; Villa-Maria tel qu'il était avant l'incendie.—Gravures du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## ENTRE-NOUS.



Je viens de monter à bord de la *Santa-Maria*, de la *Nina* et de la *Pinta*, les trois navires de Christophe Colomb, reproduits, reconstitués exactement tel qu'ils étaient, il y a quatre cents ans, et, en me trouvant sur ces caravelles qu'une femme, charmante d'ailleurs, comparait irrévérencieusement à des paniers à salades, je

me suis dit qu'il fallait vraiment avoir du nerf pour s'enfoncer dans l'inconnu sur de pareilles embarcations.

A côté de ces spécimens de la marine d'autrefois se trouvait un splendide vapeur, quatre mâts, en fer, contenant, —comme disent les annonces,— toutes les améliorations modernes, et le contraste était saisissant.

Est-ce à dire pour cela que le siècle et les contemporains de Christophe Colomb étaient supérieurs à notre dix-neuvième siècle et à nos marins ? Pas du tout.

\* \* Notre siècle est, à tous les points de vue, infiniment supérieur à celui qui vit le crépuscule du moyen âge et l'aurore des temps modernes.

Nos marins sont les égaux en courage des hardis navigateurs d'autrefois, mais ils les dépassent d'une manière étonnante au point de vue scientifique.

Certes, ils avaient le cœur rudement ferme ceux qui s'en allaient, avec Christophe Colomb, à la recherche d'une route plus courte pour arriver au Japon et en Chine, mais ne croyez-vous pas qu'ils sont rudement charpentés les pêcheurs d'Islande, poétisés par Loti ?

Les coquilles de noix sur lesquelles s'embarquent les pêcheurs de morue sont-elles plus faciles à manier que les caravelles que nous venons de voir dans les eaux du Saint-Laurent ?

Je ne le crois pas, ni vous non plus.

\* \* Les pêcheurs flamands, picards, normands, bretons, basques et provençaux, tous français d'ailleurs, s'en vont au loin chercher de la morue et en rapportent quelquefois.

Christophe Colomb s'en allait chercher des épices chez les Orientaux, en passant par l'Occident. Il s'est trompé dans ses calculs et s'en est revenu après avoir découvert les premiers rivages d'un monde dont il ne soupçonnait même pas l'existence.

Cependant tout cela ne diminue pas sa gloire, la gloire d'être le premier homme qui ait amené, d'une manière certaine et suivie, la civilisation en Amérique.

Civilisation qui n'était à vrai dire qu'un prétexte, de la part de ses successeurs, car les crimes des Cortez et des Pizarre prouvent bien que le but n'était, pour eux, que de s'enrichir.

Mais toutes ces questions ont été éclaircies depuis longtemps, et point n'est besoin d'y revenir.

\* \* Il y avait bien des années, puisque cela n'était jamais arrivé, que le pavillon rouge et jaune de l'Espagne n'avait reçu autant de témoignages de sympathies sur la terre nord américaine, et ce n'est pas sans émotion que les officiers des caravelles l'ont vu tressaillir, sous les ondes sonores, provoquées par les salves d'artillerie qui l'ont salué au passage.

Partout, en Canada, nos voyageurs d'outre-mer ont été fêtés et acclamés, et, je ne sais si je me trompe, mais je crois que l'Espagne gardera un meilleur souvenir des Canadiens que des Américains.

Je vous ai déjà parlé du duc de Veragua, descendant de Christophe Colomb, et de l'infante Eulalie (un nom qui ne me revient pas, mais il est vrai qu'on ne m'a pas consulté pour en affubler cette pauvre richissime princesse), et je vous ai déjà dit que la lésinerie des Américains à payer le compte des dépenses du duc me semblait inconcevable ; mais voici du nouveau.

La noble infante et le duc de Veragua ont été prévenus officiellement qu'à partir de dimanche prochain ils ne seraient plus les hôtes du peuple américain, ce qui veut dire en prose commerciale, qu'ils devront payer leurs dépenses.

Les Américains, gens pratiques, et ils le prouvent bien, ont-ils bien réfléchi avant de prendre cette mesure un peu vive, et se sont-ils demandé si ces nobles péninsulaires ont de l'argent pour régler leurs notes d'hôtel et retourner chez eux à leurs frais, après les avoir fait venir en leur disant que tout serait payé.

Ne savent-ils pas que les infantes et les ducs ne mangent, ne boivent, ne voyagent et ne dorment, comme tous les autres mortels, que C. O. D.

Cette affaire va m'empêcher de dormir, car, ne leur connaissant pas de profession, je me demande s'ils ont les moyens de payer.

A vrai dire, je crois bien qu'ils les possèdent, mais s'ils ne les avaient pas, que deviendraient-ils.

Le duc de Veragua, un homme, s'en tirera toujours, mais l'infante !

Eulalie ! Posséder dans son sein une princesse d'un si beau nom, et ne pas payer pour elle, quelle honte pour une nation, dite hospitalière !

Ah ! ils vont en être bien punis, paraît-il, car les dépêches nous apprennent qu'elle va continuer son voyage, sous le nom de "Duchesse de Montpensier."

A sa place j'en ferais autant et plus même, car—si j'en avais les moyens, bien entendu—je jetterais l'argent par les fenêtres et signerais fièrement sur

les registres des hôtels : "Duchesse de Dépensière."

Les marchands ne s'en trouveraient pas plus malheureux.

\* \* Les progrès de la navigation ou plutôt de la construction des navires viennent d'être illustrés d'une manière remarquable par l'arrivée des vieilles caravelles espagnoles, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, et cela n'a rien de bien étonnant, puisqu'il s'est écoulé quatre siècles depuis la construction de leurs modèles, mais il est incontestable que nous vivons dans un siècle où le progrès se fait sentir partout et en toutes choses.

Celui qui aurait dit, il y a vingt ans, que l'agriculture, au Canada, était sur le point d'entrer en pleine révolution ; qu'il y aurait plusieurs fabriques de beurre et de fromage dans chaque comté de la province de Québec ; que l'on devrait soigner ses animaux aussi bien l'hiver comme l'été, etc., aurait couru grand risque de passer pour légèrement toqué.

C'est ce qu'un conférencier, M. Chapais, a résumé dernièrement d'une manière très humoristique, dans une réunion d'agriculteurs qui s'occupent surtout de l'industrie laitière, qui prend de si grands développements depuis quelques années.

Ce rêve, car c'est un rêve, aurait pu, sans doute, être publié vingt ans plus tôt, mais mieux vaut tard que jamais.

Je lui laisse la parole :

"Je vais vous étonner, dit-il, en vous priant de remonter d'un bond à l'année 1870. Cette année-là, par une belle soirée de printemps, le fils d'un cultivateur de la partie de la province que j'habite se couchait bien fatigué de sa journée.

"C'était au commencement de mai : la première besogne qu'il avait faite, le matin, avait été de lever trois vieilles vaches qui n'avaient pas été capables de se lever toutes seules. Dans le courant de la journée, il avait labouré avec son père au moyen d'une ancienne charrue à rouelles, tirée par un bœuf et un cheval. Comme la charrue était difficile à tenir dans le sillon, et que le bœuf et le cheval ne tiraient pas ensemble, il fallait que le garçon tint les guides ; vous pouvez donc croire qu'il était fatigué.

"Dans l'après-midi, il s'était exercé à herser avec une herse à dents de bois qui n'avait pas toutes ses dents. De sorte que l'enfant, le soir venu, au moment de s'endormir, repassait toutes les misères qu'il avait éprouvées dans la journée. Une demi-heure après s'être endormi d'un sommeil pesant, il eut une hallucination ; il lui sembla voir une vieille vache, qu'il avait levée le matin, entrer dans sa chambre et s'approcher de son lit. A sa grande surprise, la vache lui adressa la parole. Comme le garçon avait suivi un commencement de cours au collège, il avait entendu parler de cet homme qui sut si bien faire parler les bêtes autrefois, le bon Lafontaine. De sorte qu'il crut que c'était une de ces bêtes qui avait pris le corps de la vache de son père, et avait gardé le talent qui lui avait communiqué le bon Lafontaine.

"La vieille, d'une voix chevrotante,—et ça se comprend, si elle datait du temps dont je vous parle—dit à l'enfant :

"—Mon pauvre ami, tu as toujours été bon pour moi. Dès ta plus tendre enfance, au lieu de courir après moi, ou d'envoyer le chien sur mes talons, tu venais voir si je pouvais trouver de quoi me soutenir, dans le clos où il poussait tant de chardons. Si tu pouvais voler quelques brassées de foin aux chevaux, qui ont toujours été mieux soignés ici que les vaches, tu m'en volais pour un léger repas. Et, ce matin, au lieu de me faire lever en me donnant des coups de pieds, tu m'a prise par la queue et m'a donné un bon élan, qui m'a remis sur mes pattes.

"Eh bien, je veux récompenser les bons égards que tu as eus pour moi et te donner des nouvelles, qui vont te surprendre et qui m'ont été communiquées par le génie des vaches. Car, il faut que tu saches qu'il y a pour les vaches un génie tutélaire, et ce génie est venu me trouver et m'a dit : "Au moment où tu vas mourir, (car tu vas mourir prochainement) je veux t'annoncer ce qui t'arrivera, lorsque tu seras entrée dans le corps d'une autre